

L'ORANIE EN 1873 : IMPRESSIONS D'UN VOYAGE À TLEMCCEN, DE JEAN-JULES CLAMAGERAN

Retrouvées par Christian Graille

Nombreux ont été ceux qui, durant tout le dix-neuvième siècle, parcoururent l'Algérie à la recherche de sensations nouvelles, de paysages mythiques, d'exotisme, d'aventures et de découvertes diverses ; ils ont, fort heureusement, laissé à la postérité les récits de leurs voyages.

Ces chroniques nous permettent, aujourd'hui, de nous replonger dans ces lieux magiques de vie qui, jadis, furent les nôtres où une nature généreuse et bienveillante nous distilla des parfums de fleurs et d'arbres si particuliers, si délicats, dans des contrées où la joie de vivre fut, à une certaine époque, notre quotidien.

Nous allons donc entraîner nos lecteurs dans le passé (surtout celui de leurs ancêtres) en parcourant les régions de Tlemcen, Sidi-Bel-Abbès, Mostaganem et Oran.

Nous les laisserons, en toute quiétude, rêver dans le seul et secret espoir de leur apporter, non pas ce souffle de nostalgie bien trop présent dans leur cœur, mais une brise bienfaitrice faite de souvenirs, de plaisirs et de bonheur partagés, de paix et de sérénité.



Ruines de Mansourah

Doc. Michel Ortega

Première étape de notre voyage la région de Tlemcen

Tlemcen est situé au sud-ouest d'Oran à une distance de cent trente kilomètres ; la route qui y mène est large et bien entretenue ; des diligences la desservent de nuit. Si l'on veut voyager de jour il faut prendre des voitures parti-

culières au prix de cent francs y compris le retour. Après avoir dépassé Misserghin, on longe la Sebkhah, ou lac salé, qui couvre une superficie de trente-deux mille hectares on y rencontre les colonies agricoles de Bou-Tlélis et de Lourmel fondées en 1840 et 1856 ; on passe le Rio Salado, l'oued Melah des Arabes ainsi nommé à cause de ses eaux saumâtres puis on arrive à Aïn-Témouchent, petite ville créée en 1851, qui est en voie d'accroissement car elle n'avait, en 1860, que 900 habitants et en 1873, 1470, dont 665 étrangers, 662 Français et 143 indigènes ; près des villages, quelques cultures se montrent mais en général le pays paraît désert et inculte. Les palmiers nains foisonnent ; de temps en temps on croise de lourdes voitures chargées d'alfa ; pour la première fois depuis Alger, nous apercevons des chameaux.

À partir d'Aïn-Témouchent on pénètre un massif montagneux ; on franchit un col qui est à 700 mètres au-dessus du niveau de la mer ; l'air devient froid, le pays prend de plus en plus un aspect sauvage. On s'arrête aux carrières de marbre d'onix d'Aïn-Tekbalet

abandonnées. Peu de temps après avoir quitté ces lieux on atteint le pont de l'Isser ; sur la rive gauche se trouve un hameau européen qui date de 1858. Sur la rive droite, un marché arabe se tient tous les mercredis ; on y débite toutes sortes de marchandises, des



Rue du vieux Tlemcen
Doc. Claude Fernandez

légumes, des fruits, de la viande, des étoffes ; on prépare en plein air le couscous et le café ; quelques femmes indigènes vont et viennent portant des provisions ; les hommes très nombreux, accroupis, pour la plupart, devisent de leurs affaires. Aux approches de Tlemcen on découvre peu à peu de grands bois d'oliviers ; la ville émerge au sein de ces bois ; les minarets des mosquées la signalent au loin ; une muraille

de rocs chaudement colorés se dresse derrière elle ; du côté de l'Est elle semble inaccessible ; du côté opposé une rampe assez douce permet d'y monter. On passe au village de Négrier, on traverse la petite rivière du Saf-Saf et enfin, on pénètre dans les bois qui entourent la ville et qui servent de promenade à ses habitants. Ici les figuiers, les amandiers, les grenadiers se pressent aux côtés des oliviers.

Un climat tempéré, des eaux abondantes, une campagne fertile aux environs, une situation favorable aux échanges avec le Maroc et le Sahara, un large débouché ouvert au Nord par la route d'Oran, voilà bien des conditions de prospérité. Les Européens commencent à le comprendre ; ils fondent des maisons, ils établissent des minoteries et perfectionnent la fabrication des

huiles qui, bien traitées, rivalisent avec celles de Provence. Sur une population totale de 14 554 habitants, le recensement officiel de 1872 constate 8346 Musulmans, 1580 étrangers et 4628 Français parmi lesquels se trouvent confondus les Juifs indigènes.

La plus grande partie de la ville garde encore le caractère arabe ; on a élargi certaines rues, régularisé ou créé quelques grandes places, mais au moindre détour on retombe sur un dédale inextricable de ruelles étroites et tortueuses, souvent voûtées, bordées de maisons basses et discrètes. Presque tous les artisans sont indigènes ; ils exercent leur métier sous les yeux du public dans les logettes au rez-de-chaussée, éclairées par la seule ouverture qui sert à la fois de porte et de fenêtre.

Ceux qui travaillent le cuir sont de véritables artistes ; la grâce et le prestige de l'Orient se retrouvent dans les harnais et les selles de maroquin rouge qu'ils confectionnent. Tous les monuments dignes d'intérêt sont arabes.



La Grande Mosquée

L'ancien palais des Raïs musulmans et les principales mosquées attestent de la splendeur de Tlemcen au treizième et quatorzième siècles ; elle était alors capitale d'un État indépendant ; sa population dépassait les 100 000 âmes ; elle regorgeait de richesses. Là, comme en Espagne, sans atteindre le même éclat, la civilisation née de l'Islam, s'épanouissait d'une manière brillante mais elle devait périr rapidement, l'idée de liberté et l'idée de progrès qui sont les forces rénovatrices

des sociétés humaines lui faisant défaut.

À trois kilomètres au Sud de Tlemcen se trouvent les ruines du camp de Mansourah, ruines grandioses qui montrent d'une manière saisissante quelles ressources possédaient les princes musulmans au moyen âge.

En 1302, Abou-Yacoub assiégeait Tlemcen depuis trois ans. Désespérant d'un succès rapide il convertit son camp en ville. Le siège dura encore cinq ans ; puis vint la paix, puis un nouveau siège. Les sultans de

Tlemcen reprirent Mansourah, la dévastèrent et les magnifiques constructions qu'on y avait élevées, à demi détruites, ne furent jamais réparées. Les maisons, les palais, les bains, les marchés, les hôpitaux ont disparu entièrement, mais l'enceinte haute de douze mètres, protégeant un espace de cent hectares et la mosquée, présente encore d'énormes pans de murs d'une teinte rougeâtre qui restent debout.

Après Mansourah, la grande curiosité des environs, à une demi-heure de marche, c'est le village d'El Eubbad, plus connu sous le nom de Bou-Médine. Sur le chemin, on rencontre le cimetière européen caché au milieu de la verdure et le cimetière arabe dont les tombes, nombreuses et en désordre, éparpillées sur un vaste espace, s'étalent sans abri sous les rayons du soleil.

Groupées autour des tombes, des femmes indigènes vêtues et voilées de blanc causent. Un sentier assez rude conduit au village. Bientôt on arrive au pied des trois édifices qui ont rendu célèbre le village d'El Eubage : la kouba, la mosquée, la medersa. Toutes trois ont été élevées du XII au XIVe siècle en l'honneur du marabout Sidi Bou Médine, savant théologien né à Séville en 1126, mort sur la route de Tlemcen au bord de l'Isser, en 1198. La medersa était un grand collège, une sorte de

Sorbonne musulmane ; elle est en ruine ; quant à la mosquée, elle est heureusement assez bien conservée.

Le 30 janvier 1842, notre armée



Place du 2ème Chasseurs

occupe Tlemcen d'une façon définitive ; des écuries sont nécessaires pour les quartiers de cavalerie ; on les construit à la Française, soigneusement closes ; les chevaux arabes qui aiment le grand air tombent malades ; on s'aperçoit un peu tard que le modèle de nos écuries ne vaut rien en Afrique ; il faut absolument faire les frais d'une seconde installation ; cette fois le but est atteint ; "les buveurs d'air" respirent à pleins poumons et cessent de languir ; on peut les voir du dehors couchés sur leur litière, prêts à partir au moindre signal.

L'inexpérience explique et excuse dans une certaine mesure bien des fautes, mais notre système administratif est une cause permanente de complications, de retards, d'embarras de toutes sortes : des travaux urgents sont suspendus parce que la municipalité attend l'approbation de l'autorité supérieure ; on supprime une sous-préfecture ; personne ne se plaint de cette fermeture, au contraire, mais on s'étonne que l'hôtel des fonctionnaires devenu inutile ne donne aucun revenu ; il serait loué sans doute si les bureaux n'imposaient pas aux locataires des conditions trop onéreuses. Quel que soit le zèle du Préfet, des chefs militaires et des conseils électifs, la machine administrative fonctionne lourdement ; ses rouages auraient besoin d'être simplifiés ...